

Le bel age

Autor(en): **Magnaud, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **26 (1958)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569030>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Alors, le soir, voyant un groupe d'êtres humains sur la plage, il ne put s'empêcher de leur demander s'ils n'avaient pas vu Pépio. Les êtres humains parurent étonnés; ils ne connaissaient pas Pépio; ils demandèrent qui était Pépio.

— C'était un jeune garçon qui venait toujours sur le Rocher, au bout de la plage. Je l'y retrouvais parce que je l'aimais . . . Il était beau . . .

— Il y a tant de garçons qui s'appellent Pépio dans ces îles, dit une voix.

— Ce n'est pas vrai, dit l'homme avec colère. Il n'y avait que lui. Et je l'aime, répéta-t-il tout bas.

Il s'en alla, monta sur le Rocher plat. Le Rocher était désert. Il ne portait pas l'empreinte du Corps, rien que l'empreinte des vagues et du vent qui l'avaient strié de mille raies au cours des siècles. Il s'assit, regarda vers la mer.

Le petit vapeur qui desservait les îles repartait. On entendit dans le soir le son de sa sirène aigrette. Il passa à toucher la côte, s'éloignant vers le large. Des nuages floconneux s'amoncelaient à l'horizon. La mer avait une teinte bleu-foncée qui tournait au noir dans le jour finissant. Une teinte barbare, inhospitalière, une teinte qu'elle n'avait jamais eue quand Pépio était là.

Il pleuvrait demain . . .

Mais demain, lui-même ne devait-il pas repartir, embarquer sur le petit vapeur qui desservait les îles?

Le BEL AGE*

Le Bel Age d'André du Dognon, enfin sorti des presses, n'est pas autre chose qu'un essai d'éducation sentimentale du troisième sexe destiné à permettre aux petits Poucets de se jouer des ogres.

* * *

J'ai parlé ici même de l'inversion capitale de l'auteur des *Amours buissonnières*, de cette option sereine de l'homme et de l'écrivain pour la sincérité absolue, option unique dans les annales de la littérature. Cette sincérité et une suprême aisance à se mouvoir dans tous les milieux dont Gérard Bauer dit qu'elle lui permet de décrire avec la même virtuosité les duchesses et les truands, donnant une portée générale aux livres d'André du Dognon. Son inversion est pure, c'est à dire non mêlée de préoccupations familiales ou religieuses. Le drame d'André du Dognon est celui d'un Robinson raffiné qui s'éprendrait de Vendredi.

— Pensez-vous avoir atteint, après des expériences dramatiques dont vos livres sont le récit sans truquage, une certaine sérénité? Et d'abord, comment conceviez-vous la vie à dix-huit ans?

— C'est le sujet du *Bel Age*. J'avais des illusions et un romantisme que n'ont certainement pas les jeunes gens d'aujourd'hui. Que vaut-il mieux? Aborder la vie avec naïveté ou avec la tranquille amertume de

la quarantième année? Il est bien inutile de se poser la question et d'abord, il ne faut pas oublier que la jeunesse est une maladie qui, pour certains comme moi, ne passe pas avec les années. Mon mûrissement n'est qu'apparent et intellectuel mais, en réalité, je ne demande qu'à reprendre la robe-prétexte dès que je vois ce que j'appelais au collège «un grand» et j'ai peur de la vie comme à vingt ans avec cette différence que j'ai dépassé toute servitude. La vraie jeunesse, c'est l'âge où l'on passe de mains en mains comme un louis d'or sans profit apparent pour soi-même. L'Etat, d'abord, vous met un fusil entre les mains, puis la famille un métier ou une profession, ensuite viendront une fille qui vous suivra jusque dans les cabines téléphoniques et quatre enfants. A peine sorti de la famille vous y êtes réintroduit!

— On voit dans le *Bel Age* que vous n'avez pas avec votre mère les rapports d'adoration filiale si communs à tous les invertis . . .

— C'est que ma mère, d'ascendance espagnole, avait plus soif d'égards que d'amour filial, qu'elle met sa dignité et son Dieu avant moi et qu'elle me reprochait mon inquiétude au lieu de la comprendre. Elle a toujours mis ses principes entre elle et moi. J'eusse voulu qu'elle les tempérât quelquefois par un sourire et non d'une larme qui me faisait mal. Maintenant les jeux sont faits mais je pense souvent à la mère d'un de mes camarades qui était assez pratique pour envoyer son fils chez une putain payée d'avance, croyant qu'il arriverait ainsi à aimer les femmes. Cet ami allait chez la fille deux fois par semaine uniquement pour faire de la conversation. Il avait obtenu qu'elle lui rendît la moitié de ce que lui donnait sa mère qu'il allait dépenser ensuite avec des marins! Depuis, nos livres aidant, l'inversion n'apparaît plus aux parents comme une calamité très rare et la mère ne met plus son fils à la diète pendant huit jours comme elle l'a fait pour moi quand j'ai été démasqué par une lettre d'André Gide découverte sur ma table. Plus tard, quand on sera obligé de restreindre les naissances parce que les gens mourront moins, Sodome sera honorée hautement.

— La vie parisienne, si mêlée d'homosexuels, tout au long de votre œuvre y déroule sa farandole tragi-comique. On a pu dire que tout, du point de vue homosexuel, était dans votre œuvre et que tous y étaient.

— C'est que les autres m'ont toujours impressionné beaucoup trop pour ne pas surgir de temps à autre. Ici, dans le *Bel Age*, c'est la vie de château, à quelques heures de Paris, que j'ai surtout décrite, une propriété qui permettait, comme l'unique décor des palais royaux, l'unité de temps et d'action et, dans la seconde partie, on verra pourquoi Daniel, dans la fosse aux hommes, je veux dire faisant son service militaire, se crée une virilité d'emprunt pour sauver une pureté qu'il regrettera toute sa vie d'avoir eue à ce moment là.

Interview recueillie par JEAN MAGNAUD.

* Le *Bel Age*, d'André du Dognon. Editions du Scorpion. Paris-6e.